

ESSAI

SUR LES

DÉSASTRES DE LA FRANCE:

VERS

DESTINÉS DABORD POUR L'ACADÉMIE

DE SOHO,

Par Mr. PRIGNAN, ANGLAIS,

PROFESSEUR DE LANGUE FRANÇAISE, &c.

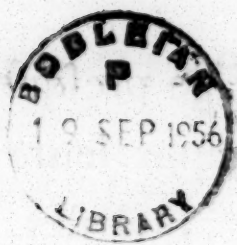
Dédiés, avec Permission,

A MADAME LA DUCHESSE DE RUTLAND.

A LONDRES:

Chez l'AUTEUR, No. 33, Old Compton Street, Soho; & chez R. FAULDER,
New Bond Street; J. DEBOFFE, Gerrard Street; &
P. ELMSLEY, Strand.

1794.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

À Madame Madame la Duchesse de Rutland.

MADAME,

IL est d'un usage presque général, parmi les Auteurs, de remplir leurs Dédicaces d'un fatras d'Adulations puériles, souvent aussi dérogatoires pour le Protecteur que Pour le protégé. Un tribut de reconnoissance est certainement dû à celui qui permet à un Ecrivain de lui adresser ses veilles : à ce titre, que ne vous dois-je pas, Madame ? Vous qui avez daigné permettre qu'un nom aussi illustre que le vôtre, paroisse à la tête d'un ouvrage aussi peu conséquent que celui que j'ai l'honneur de

A 2 de

de vous présenter aujourd'hui, & qui, peut-être, sans vous, feroit mort en naissant. J'ose cependant me flatter, Madame, qu'il trouvera grace auprès de vous, par les sentimens de loyauté qu'il contient; Vertu qui caractérise si éminemment votre Grandeur! Vouloir faire l'énumération des brillantes qualités de votre Esprit et de votre Ame généreuse, ne feroit qu'une répétition de ce que tout le monde dit, et fait; Ne pouvant y rien ajouter, je me borne à vous supplier, Madame, de vouloir bien agréer la reconnoissance et le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très humble
et très obeissant Serviteur,

PRIGNAN.

PRÉFACE

P R É F A C E.

LORSQUE je commencai ces Vers, je n'avois aucune intention de les présenter, au Public ; je n'avois d'autre dessein que de les faire réciter par un de mes pupiles à l'Académie de Soho, où j'enseigne la langue Française : je m'étois même proposé de n'en composer que cent, ou cent cinquante, au plus, dans l'idée seulement de faire voir aux Parens du jeune homme les progrès qu'il faisoit dans la prononciation. Mais le Docteur Barrow, propriétaire de ladite Académie, ayant eu des raisons particulières de supprimer les déclamations (du moins pour cette Année) j'avois abandonné mon travail, lorsque quelques uns de mes amis ayant vu le commencement, me conseillèrent de le continuer

2

tinuer, et même de l'étendre au-delà des bornes que je m'étois d'abord prescrits; j'ai suivi leur avis, et je les présente aujourd'hui dans la ferme persuasion que, quoiqu'Anglais, et malgré leurs défauts, j'aurai, dumoins, l'avantage de prouver à ma Patrie, ainsi qu'à Messieurs les Emigrés Royalistes, l'intérêt que je prends à leur juste et malheureuse cause.

ESSAI

SUR LES

DÉSASTRES DE LA FRANCE.

LE sage Directeur, le Mentor de ces lieux, (a)
Qui vielle sur nos mœurs, qui nous rend studieux ;
Ecartant de nos cœurs, le vice & la moleffe,
Nous trace le sentier qui mène à la sagesse :
Encouragés par lui cherchons à profiter,
Des leçons de Vertu qu'il nous fait pratiquer.

(a) C'est un Ecolier qui parle.

Aujourd'hui

Aujourd'hui que pour nous par surcroit d'indulgence,
 Il permet à chacun d'étaler sa science ;
 L'un jaloux de briller, & montrer ses talents,
 A la langue d'Homère occupe ses moments ;
 Par ses Vers enchanteurs où règne la souplesse,
 Celui-ci veut d'Ovide exprimer la tendresse ;
 Cet autre plus altier prend la voix de Milton,
 Moi, celle des Rousseaux, ou bien de Crébillon.

Mais, quelle est mon erreur, jusqu'où va ma sottise ?
 Dois-je espérer enfin, remplir, cette entreprise ?
 Moi qui n'ayant jamais approché l'Hélicon,
 N'ai sucé d'autre lait que celui d'Albion ;
 Quand je veux en Français exprimer ma pensée.
 Ma Muse au même instant s'enfuit éfarouchée.
 Supposez q'Apollon, pour me favoriser,
 Consentit à mes vœux, me voulut inspirer,
 Qu'il daignât me prêter, & sa voix, & sa Lyre,
 Quels accords en tirer, ne sachant la conduire ?

Tel

Tel qu'un Esquif en mer qui battu par les flots,
 Malgré la vigilance, & l'Art des Matelots ;
 Pouffé sur une plâge au Pilote inconnue,
 Qui cherchant un abri s'anime & s'évertue ;
 Ignorant les sentiers il ne peut éviter,
 Les rochers, sur lesquels on le voit se briser.

Dans ce hardi projet, quelque'espoir qui me presse,
 Plus je veux essayer, plus je sens ma foiblesse ;
 Connoissant peu l'Histoire, et craignant d'échouer,
 Je reste sur la côte & nôse m'embarquer.
 Irai-je d'une voix toujours douce & tranquille,
 Entonner les fureurs, ou d'Orèste, ou d'Achille ?
 Ou d'un ton languissant, sur un sujet pompeux,
 Voulant peindre un Héros en faire un Amoureux.

On lit dans plus d'un lieu ce qu'ont fait les Vandales,
 Des Celtes & des Goths, on peut voir les cabales ;
 Vous connoissez les Grecs ainsi que le Romain,
 Ils ont eu leur éclat, ils ont eu leur déclin ;

Mais jamais on ne vit l'excès de leur démente
Egaler les forfaits qui désolent la France.

Faut-il de cet Etat vous peindre la grandeur,
Et montrer quelle étoit son antique splendeur ?
Non, la tâche est trop forte, & je crois que ma plume
Ne suffiroit à peine en faisant un volume :
Je ne puis présumer un savoir si profond,
Ni décrire un Royaume en héros si fécond ;
Le chemin qu'ils ont pris pour voler à la gloire
Est connu de chacun ; on le voit dans l'histoire :
Je me bornerai donc, ainsi que je le dois,
A tout ce que j'ai vu : ce qu'à présent je vois.

La France, de nos jours, puissante, fortunée ;
Fleurissoit au dedans, au dehors respectée ;
Le peuple étoit ardent à soutenir ses droits,
Et vanté pour l'amour qu'il portoit à ses Rois :
S'ils cultivoient les arts, l'effort étoit prospère,
Ils n'avoient de rivaux que la seule Angleterre :

Dans la foi des Chrétiens éclairés par Clovis, *(b)*
 Depuis plus de mille ans ils s'étoient affermis.
 Dociles dans leurs mœurs, humains & charitables,
 Toujours aux malheureux on les vit secourables :
 Observateurs des loix, du trône les appuis,
 Fidèles jusqu'au tems du Seizième Louis :
 Quand tout-à-coup changeant de mœurs, de caractère,
 Ce peuple est devenu brutal & sanguinaire ;
 Abandonné de Dieu, renversant les Etats,
 Enemis déclarés de tous les Potentats.

Enfin Louis régnoit, & son pouvoir suprême
 Ne fesoit point sentir le poids du Diadème ;
 Toujours juste & prudent, bienfaisant & pieux,
 Il ne démentoit point le sang de ses ayeux :
 Imitant de Henri la vertu débonnaire,
 Aimé de ses sujets, il en était le père ;

B 2

De

(b) Clovis, premier Roi de France Chrétien, fut lui-même baptisé
 dans la Cathédrale de Reims, le jour de Noël de l'année 496.

De leur félicité fefant tout fon bonheur :
 Un feul point s'oppofoit au penchant de fon cœur.
 De fes prédéceffeurs la trop grande dépenfe
 Avoit de fes Etats altéré la finance ;
 Voulant la réparer, fon zèle eft fans pareil,
 Il cherche les moyens, afsemble fon Conseil ;
 Entend tous leurs avis, il les pèfe, examine,
 Et pour le plus mauvais, enfin, fe détermine :
 Heureux fi fon efpoir, trop long-tems combattu,
 Ne l'eut fait écouter un Soldat parvenu. (c)

D'abord il retrancha fon train, fon équipage,
 De tous fes dévanciers fupprima l'apanage ;
 Officier, domeftique, & toute fa maifon
 Sentit foudain l'effet de la fuppreffion.

Ce changement eut pû devenir falutaire ;
 Mais, pourquoi réformer le brave Mousquetaire ?

Ainfi

(c) Mr. de St. Germain.

Ainsi que le Gendarme, & les Chevaux Lègers;
 Tous nobles, aguerris, nourris dans les dangers;
 Qui pour garder leur Roi, formant une muraille,
 Auroit au premier choc dispersé la canaille.

Par un projet si vain, & si mal dirigé,
 L'Etat de son fardeau ne fut pas foulagé;
 Ils présumèrent trop de cette économie,
 Qui dégradoit du Roi la puissance établie :
 Il fallait un moyen plus prompt & plus puissant;
 Il ne s'en trouvoit point, le pas étoit glissant;
 Mais suivant de son cœur les desirs équitables,
 Louis sans hésiter assemble ses notables;
 Qui s'étant séparés sans finir leurs débats,
 Il résolut enfin d'assembler les Etats.

A peine élus, on voit leur superbe arrogance
 Disputer, cabaler, briguer la préférence;
 Le Noble, le Prélat, ainsi que le Bourgeois,
 Chacun au plus haut rang prétend avoir des droits :

Des

Des derniers cependant la cabale est trop forte,
 Les premiers sont exclus, le Tiers-Etat l'emporte.
 Et soudain se croyant les maîtres absolus,
 Orgueilleux du pouvoir dont ils sont revêtus ;
 Sans songer à l'emploi que le Roi leur destine,
 Loin de sauver l'Etat ont hâté sa ruine :
 Par le feu, par le fer, ont préparé le deuil,
 Et du Royaume entier fait un vaste cercueil ;
 En secret animés par la voix infernale
 D'un agent qui les mène à ce triste Dédale (*d*) ;
 D'un monstre que vomit l'enfer en son courroux,
 Cruel, vindicatif, ambitieux, jaloux ;
 Formé par Lucifer, pétri de tous les crimes,
 Par d'atroces forfaits a frappé ses victimes ;
 Plus noir en ses complots que les Catilinas,
 Mit le poignard aux mains de douze cens Syllas.

Dès lors on ne vit plus que fureurs meurtrières,
 Des vieillards enchainés, trainés dans la poussière ;

De

(*d*) Le Duc d'Orléans.

De leurs corps mutilés, les membres tous sanglans,
 En triomphe portés par les mains des brigands,
 Les palais affaillis, ces horribles cohortes
 Pour frapper le Monarque, en enfoncent les portes (e):
 Mais novices encore au métier d'assassins,
 N'osent porter sur lui leurs parricides mains.
 Le Roi sans s'émouvoir, d'un regard magnanime,
 Suspend, pour un moment, leur audace & leur crime,
 Ils reculent d'effroi ! mais bientôt leur fureur,
 Pour de nouveaux forfaits, ranime leur ardeur.

Où va donc les mener leur aveugle furie ?
 Ont-ils quelques remords de tant de barbarie ?
 Non ; portant en tout lieux la flâme & la terreur,
 Le crime se succède & fait frémir d'horreur.
 Par un arrêt cruel la Noblesse avilie,
 Fuyante, dispersée, en tous lieux poursuivie,
 Voit ses antiques toits (respectés par les ans)
 Ravagés & brulés par ces loups dévorans ;

Leurs

(e) L'attaque de Versailles.

Leurs guérêts moissonnés, leurs fermes abatues,
 Par un décret affreux leurs terres sont vendues,
 Pour assouvir la soif & la rapacité
 Des brigands revêtus d'un pouvoir usurpé,
 Qui perdant à la fois pudeur & bienséance,
 Au peuple foudoyé permettent la licence ;
 Qui soutenu partout dans leur iniquité,
 Affaiblissent sans frein, avec impunité.
 De leurs féroces cœurs la piété banie,
 Jusque sur les autels vont porter l'infamie :
 Par leurs sanglantes mains les temples profanés ;
 Au fer des meurtriers les Prêtres sont livrés :
 Les Couvens sont forcés, on voit ces saintes filles
 Que Dieu même adopta, l'honneur de leurs familles,
 S'exiler, en pleurant ces aziles sacrés,
 Que le vice & l'audace ont toujours révéérés.
 Enemis déclarés de l'aristocratie (f)
 Rébelles contre Dieu, professant l'athéisme ;

Entre

(f) J'espère qu'on aura la bonté de me passer ce mot ; je fais
 que strictement il n'est pas Français ; mais il trouve si naturellement
 sa place ici, que je n'ai pu me déterminer à le rejeter.

Entré tous citoyens mettant l'égalité,
 Autorisent le meurtre en criant *Liberté*.
 Aux attributs des Rois & de la Monarchie
 Succède l'étendard de l'horrible Anarchie ;
 Et le peuple séduit, étonnant l'univers,
 Proclame qu'il est libre en nous montrant ses fers.

Mais suivons un moment la Noblesse opprimée,
 Sans appui, sans secours, errante & dispersée :
 Dégradés & proscrits par ces monstres fougueux,
 Craignans tous pour leur vie en ces momens affreux ;
 Heureux de la sauver d'un danger trop funeste,
 Portent chez l'Etranger le seul bien qui leur reste.

Les Prêtres poursuivis avec plus de rigueur,
 Devenus des objets de haine & de fureur ;
 Interdits, décrétés par un arrêt sévère,
 Privés des attributs de leur saint ministère,
 Relégués loin des lieux qui furent leurs berceaux
 Et des murs consacrés à leurs pieux travaux,

D'autres emprisonnés, livrés à la torture,
 Ne pouvant en sortir qu'en faisant un parjure ;
 Entendant répéter, dans ce moment fatal,
 " Renonce au Dieu vivant, sacrifie à Baal."
 Le Martyr indigné, préférant le supplice,
 Offre son ame à Dieu, sa tête en sacrifice.
 Heureux ceux qui fuyant ces bords ensanglantés,
 Cherchant, dans leurs malheurs, des lieux de sûretés;
 Chargés d'ans & d'ennuis, accablés de misère,
 Ont, par de longs détours, abordé l'Angleterre.

Ainsi qu'eux fugitif, un docte & saint Prélat (g)
 Echappé des prisons & de l'assassinat ;
 Comme un autre Joad, d'un cœur pur & sincère,
 Adoucit tous leurs maux, leur sert à tous de père.
 Leur désastre connu, fitôt la bourse en main,
 L'Anglais vole au secours, l'Anglais toujours humain,

Non

(g) Monseigneur l'Eveque de St. Pol.

Non content de donner, engage, presse, insiste,
 Chacun suit son exemple, & va grossir la liste ;
 On voit croître les fonds, par ces dons soutenus
 Depuis plus de deux ans ils font tous secourus.

Laiſſons les partager, dans cet heureux azile,
 Des douceurs de la paix, de ce bonheur tranquille
 Dont nous jouiſſons tous ſous notre auguſte Roi,
 Où petits comme grands ſont égaux pour la loi ;
 Etant faite pour tous, chacun peut y prétendre,
 Aucun n'eſt attaqué ſans pouvoir ſe défendre ;
 Qui la ſuit ne craint rien, il eſt en ſureté,
 Ses biens ſont reſpectés, VOILA LA LIBERTÉ !

Mais quoi ! tandis qu'ici tranquille je ſommeille,
 Le meurtre vient encore étonner mon oreille :
 Le vice eſt triomphant ! leurs crimes ſont horreur ;
 Les pleurs des malheureux ne touchent plus leur cœur !
 Et le Français jadis ſi doux, ſi pacifique,
 Aujourd'hui meurtrier, féroce, tyrannique ;

Reniant son Dieu même, & méprisant sa loi
 Parcourant l'univers, semant partout l'effroi ;
 Cherchant à maintenir la discorde, le schisme,
 Et dans le monde entier établir l'athéisme ;
 Applaudissant Sylla, parlant des Plébéïns,
 De Brutus, Scevola, Craffus, & les Fabiens :
 Engoués de ces noms, croyant, dans leur manie,
 Pouvoir tout asservir au joug de leur furie ;
 De ces fameux Romains se croyant les rivaux,
 N'ont fû les imiter qu'en suivant leurs défauts !

Quel étrange appareil ! je vois que tout s'agite ;
 Où vont ~~donc~~ donc ces soldats, cet airain, cette fuite ?
 Cherchent-ils les brigands qui les ont fourvoyés,
 L'ennemi viendrait-il envahir leurs foyers ?
 Ou peut-être abjurant le crime & ses alarmes,
 Sur l'autel de la paix vont-ils poser les armes.

Espoir trop séduisant ! pourrais-je me flatter
 Qu'abjurant leurs erreurs ils voulussent rentrer

Sitôt à leur devoir ? que renonçant aux crimes,
 Ils eussent immolé leurs dernières victimes ?
 Je n'ose l'espérer, leurs transports furieux
 N'ont point encor rempli leurs projets odieux ;
 Du sang des malheureux ils ont rougi la terre ;
 Partout ils n'ont produit que désastre & misère :
 Ce n'est pas tout, ô Dieu ! qui pourroit le penser ?
 Le Roi leur reste encore, ils vont l'affaffiner !
 Non content de l'avoir accablé d'infamie,
 Ces monstres ont juré de lui ravir la vie.
 Les ordres sont donnés, la troupe va marcher ;
 Déjà vers le Palais on les voit s'avancer ;
 Le tranquille bourgeois voyant ce qui s'apprête,
 Ne pouvant secourir, évite la tempête ;
 Se retire en tremblant, craignant de se trahir,
 Car, qui n'applaudit pas est bien sûr de périr,

Du tocsin, dans les airs, la clameur effroyable,
 Augmente la terreur, la rend plus redoutable ;

Sur la place déjà les soldats font rangés,
 Le canon sur l'affut, les drapeaux déployés ;
 Les yeux étincelans, le cœur gonflé de rage,
 Ne respirant que feu, que sang, & que carnage :
 L'alarme est générale. A voir ces bataillons,
 Et l'aspect imposant de tous ces escadrons,
 On croiroit qu'animés d'ardeur toute nouvelle,
 Ils vont de Gibraltar raser la Citadelle ;
 Ou que voulant sauver la ville & le faubourg,
 Ils marchent vers le Rhin pour délivrer Strasbourg.

Tant de préparatifs sont-ils donc nécessaires
 Pour forcer un Chateau sans fossés, sans barrières ?
 Qui, n'étant soutenu par aucun bastion,
 N'a pour toute défense & toute garnison
 Que quelques vieux soldats (*h*) attachés à leurs maîtres,
 Qui veulent s'opposer aux efforts de ces traîtres.
 Ils contemplent sans pèur tous ces fiers affaillans,
 Rien ne peut étonner ces braves vétérans ;

Endurcis

(*h*) Les Gardes Suisses.

Endurcis au combat, ardens à se défendre,
 Quoique sûrs de périr, aucun ne veut se rendre.
 A leur aspect on voit pâlir leurs ennemis,
 S'agiter ! mais bientôt par leur nombre enhardis,
 Le signal est donné, le feu part, le sang coule,
 Nos braves sont forcés, entourés par la foule :
 Et quoique mutilés, montrent un front altier !
 Se défendent toujours, & refusent quartier ;
 Fermes & courageux, leur valeur intrépide
 Oppose la bravoure au fer de l'hommeicide ;
 Ils succombent enfin, par le nombre accablés,
 Sans être encor vaincus, ils sont tous égorgés !
 Mais chacun des héros, finissant sa carrière,
 A plus d'un assassin fait mordre la poussière.
 Leurs boureaux enhardis par ce cruel succès,
 Volent, sans plus tarder, au plus grand des excès :
 Tout le peuple attiré par l'espoir du pillage,
 Veut se mêler en foule à cet affreux carnage ;
 La fureur dans les yeux, ils marchent triomphans
 Sur les corps entassés des morts & des mourans.

Le Palais est forcé, tout cède à leur furie,
 La vengeance est trop lente au gré de leur envie ;
 Tout tombe sous leurs coups, vieillards, femmes, enfans,
 Le Chateau retentit de leurs gémissemens ;
 On n'entend que des cris, que des clameurs extrêmes,
 Et l'écho répéter leurs horribles blasphêmes.

Quelques amis pourtant fidèles à leur Roi,
 Echappés de leurs mains, le cœur saisi d'effroi,
 Tremblans, désespérés, accablés de tristesse,
 Vont soudain l'avertir du danger qui le presse.

Libre de tout reproche, il croit, dans son malheur,
 Qu'un poignard ne saurait arriver à son cœur ;
 Veut se persuader que la main d'un impie
 N'oseroit, sans raison, attenter à sa vie ;
 Ni que tant de bienfaits sur eux accumulés
 Pussent être reçus & fitôt oubliés :
 Il veut braver leurs coups, se montrer à leur vuë ;
 La Reine, cependant, toute en pleurs, éperdue,

Craignant

Craignant tout pour le Roi, pour elle & ses enfans,
 S'élançe en frémissant, & prenant les devans,
 Le retient ; puis trouvant une secrète issue
 Dans le fond du Palais, au public inconnue,
 Tandis que ces brigands au pillage acharnés,
 S'applaudissent tout haut de leurs iniquités ;
 Saïssant ce moment, traversant ce passage,
 Les fauve de ces lieux de sang & de carnage.

Où se réfugier ? leurs Palais dévastés,
 Leurs amis massacrés, bannis, ou dispersés ;
 Dénués de support, sans valets & sans suite,
 Entourés d'ennemis, poursuivis dans leur fuite,
 Par des loups affamés, objets de la terreur,
 Abandonnés au crime, & sentant dans le cœur
 Plus de férocité que n'ont, en leur furie,
 Les lions de Barca, les tigres d'Ircanie.

Leurs jours sont menacés, ils n'ont point à choisir ;
 Louis est en danger, il faut l'en garantir ;
 Il entend la clameur qu'on fait dans l'Assemblée,
 La tanière est ouverte, il en cherche l'entrée ;

Interrompt leurs débats, se présente à leurs yeux,
 Son aspect en impose ! ils sont moins furieux :
 Ces monstres sont saisis en le voyant paraître,
 Chacun sent, malgré lui, que Louis est son maître ;
 En vain il se prévaut de son autorité,
 Son crime l'épouvante, il en est affecté :
 Quelques uns abjurant, en secret, leur audace,
 Un moment suspendus, au repentir sont place ;
 Mais étouffant bientôt ce remord passager,
 Sur le sort de leur Roi voulant délibérer,
 Voyant que sa présence est pour eux importune,
 Avant que de monter leur horrible tribune,
 Dans des lieux écartés, éloignés des débats,
 On les rélègue tous, gardés par des soldats.

Le Conseil aussitôt, d'un air de conséquence,
 S'assemble avec éclat & plus de suffisance
 Que jamais n'en ont eu les augustes sénats
 Convoqués pour régler le sort des Potentats.
 Satisfaits des moyens qui semblent légitimes
 Pour les autoriser au plus grand de leurs crimes ;

Et

Et ravaler du Roi la puissance en entier,
 D'une commune voix en font leur prisonnier :
 Déguisant leur noirceur & leurs desseins horribles,
 Aux malheurs qu'il ressent feignant d'être sensibles,
 Affectant du courroux contre l'oppression
 Qui le fait recourir à leur protection ;
 Paraissant le servir, lui donnent un azile
 Où loin des assaillans, il doit être tranquille.
 Ils y sont transportés, traités avec rigueur,
 Une garde effroyable augmente leur terreur ;
 Jour & nuit auprès d'eux sans cesse elle est rangée,
 Par un large fossé leur demeure entourée.

Qu'on se figure un Roi puissant & respecté,
 De grandeur revêtu, de splendeur entouré,
 Chérissant la vertu, sincère, magnanime,
 Cultivant ses voisins, conservant leur estime ;
 Assis en souverain sur un trône éclatant,
 Régnant, maître absolu d'un état florissant.

Quel contraste accablant ; eh ! pourra-t-on le croire ?
 Ce même Souverain, si brillant dans sa gloire ;

Aujourd'hui détrôné, languissant dans les fers,
Par sa chute effroyable étonne l'univers.

Mais qui peindra ses pleurs en voyant sa famille ?
Son épouse, sa sœur, & son fils & sa fille ;
Captifs ainsi que lui, partageant son malheur ;
Plus qu'aucun ce spectacle affecte son grand cœur :
Il succombe accablé de douleur, de tristesse,
Fait venir ses enfans, leur marque sa tendresse :
La Reine le soutient, & calmant son ennui,
Déguisant tous ses maux, n'a souci que de lui :
Dans ces momens affreux, toujours douce, tranquille,
La fille des Césars console sa famille.

Jaloux de ce bonheur, ces tigres furieux
Leur préparent encor un sort plus rigoureux ;
Se sentent du dépit de cet amour si rare,
Que n'avait altéré leur traitement barbare.
N'écoutant que la rage, & sourds à la pitié,
Ils arrachent le Roi du sein de l'amitié :
La Reine au désespoir, intercède, conjure,
Rien ne peut les toucher, ils ont l'âme trop dure :

Dans un sombre cachot il est soudain conduit,
 Où seul, abandonné dans ce triste réduit,
 Consumé de chagrin ; voyant leur insolence,
 Cherche en vain un ami qui prenne sa défense ;
 Demande ses enfans, n'obtient point ses desirs,
 Et les murs seulement répètent ses soupirs.

Revenons maintenant à ses juges iniques,
 Parcourons ces décrêts si grands, si juridiques ;
 Cherchons par quels moyens, voyons quelle est la loi,
 Qui juge & qui punit les serviteurs du Roi ;
 Dont les plus grands délits, de l'aveu de ces traîtres,
 Etoient d'avoir servi fidèlement leurs maîtres.

Des loix ! Il n'en faut point à de tels forcenés,
 Par leur volonté seule ils sont déterminés :
 Leur pouvoir inhumain ne connaît point d'obstacle,
 Leur tribunal de sang est leur plus sûr oracle ;
 Le Sénat vaut régner seul & maître absolu,
 Louis quoiqu'en prison peut être secouru ;
 Ce souvenir alarme ; il faudra qu'il périsse :
 Aussitôt on les voit employant l'artifice,

Supposer

Supposer des complots, suborner des témoins,
 Fabriquer des écrits, occuper tous leurs soins
 Pour chercher à prouver (dumoins en apparence)
 La trame d'un projet d'une correspondance,
 Qui doit aux ennemis ouvrir tous les chemins,
 Et réduire au néant ces fiers Républicains.

Tous ces faux documens qui bientôt vont paroître
 Doivent prouver à tous que Louis est un traître,
 Un cruel ravisseur qui veut tout envahir,
 Un tiran qu'on ne peut trop tôt faire périr.

Le rapport en est fait ; le peuple qu'on anime
 Applaudit au décret, demande la victime :
 Un arrêt est rendu, de leurs chefs émané,
 Déclarant qu'il sera devant eux amené.
 Aussitôt entouré d'une garde nombreuse,
 On l'oblige à quitter la prison ténébreuse ;
 Et devant ses boureaux conduit au tribunal,
 Pour entendre son crime & son arrêt fatal.
 Son innocence en vain parait en tout son lustre,
 En vain trois Conseillers (i), par leur talent illustre,

De

(i) Messieurs Malherbe, Seze, &c.

De la malignité refutent la noirceur,
 Confondent le faussaire & contraste l'erreur ;
 Aucun n'est écouté : le supplice s'apprête,
 Rien ne peut le sauver : Louis perdra la tête !

Toujours ferme, tranquille, attendant le moment
 Qui doit le délivrer de son affreux tourment ;
 A l'Etre tout puissant adresse sa prière :
 Voit sa famille en pleurs, console leur misère ;
 Ranime leur ardeur, leur prédit même fin,
 Et part pour terminer son malheureux destin.

Il arrive au moment qui finit sa souffrance,
 Ses plus grands ennemis admirent sa constance ;
 Il approche ce lieu de terreur & de deuil,
 De ce lieu consacré jadis à son ayeul ;
 Il y voit l'échafaud, y monte sans murmure,
 Entend, sans s'émouvoir, le blasphème & l'injure ;
 Entouré de boureaux, prêt à finir son sort,
 Fait des vœux pour les siens, se prépare à la mort ;
 Et dans les courts instants où l'instrument s'apprête,
 Veut s'adresser au peuple ; un scélérat (k) l'arrête ;

Lui

(k) Le Brasseur-Santerre.

Lui dit insolemment, sitôt qu'il veut parler,
Qu'il est là pour mourir, & non pour haranguer !

Mais acheveront-ils ce cruel sacrifice ?
 N'est-il plus de sujets jadis à son service,
 Qui puissent leur sauver des forfaits inouis ?
 O Dieu ! suspend leur rage, & protège Louis ;
 Etend sur lui ton bras, éclate en ta justice,
 Et sauve un innocent de cet affreux supplice ?

Mais que vois-je ! o douleur, mes sens sont éperdus
 Le fer tombe ! & déjà le Monarque n'est plus (1).

Monstres qu'avez-vous fait ? croyez à la présence
 D'un Dieu juste & vengeur armé pour sa défense ;
 Quoique lent à punir & prompt à pardonner ;
 Le crime au chatiment ne sauroit échapper ;
 La vengeance tardive est toujours redoutable ;
 La foudre tôt ou tard écrase le coupable.

Mais volons à la Reine, & calmons sa douleur ;
 Cherchons à soulager le trouble de son cœur :

Ce

(1) Cet acte de barbarie eut lieu le 21 Janvier 1793.

Ce cœur qui jusqu'à là, constant, inflexible,
 Ne saurait résister à ce coup exécrationnel :
 Tous ses malheurs, passés n'avaient pu l'émouvoir ;
 La mort de son Epoux la porte au désespoir ;
 Elle succombe, enfin, accuse la lumière
 D'avoir à ce forfait prêté son ministère
 Se reproche la vie après son triste sort,
 Abhore enfin le jour, & desire la mort.

Trop tôt ces forcenés, prévenant son envie,
 Sauront bien lui ravir une innocente vie ;
 Ils y pensent déjà ; fertiles en moyens,
 Ils ne tarderont pas à remplir leurs desseins :
 Ils y sont résolus ; il faut qu'elle périsse,
 Elle étoit de Louis l'organe & la complice,
 Son unique conseil & son plus ferme appui ;
 Elle a part à son crime, & mourra comme lui.

Sur ce simple rapport, on la voit transféré
 A la prison publique, aux brigands destinée,

Dans un cachot infecte, humide & ténébreux,
 On la loge ! & bientôt ces tigres furieux
 Oubliant à la fois son sexe & sa naissance,
 N'écoutant que la rage, enivrés de puissance,
 Dans leurs divers succès ne sachant se borner,
 Décident son supplice & la font amener
 Devant le tribunal de ces juges iniques,
 Au repaire empesté de ces loups tyranniques,
 Qui, tous couverts du sang du meilleur de leurs Rois,
 Ont renversé le trône, & l'autel, & les loix.

C'est dans ces lieux affreux que mourante, épuisée,
 De langueur affoiblie, Antoinette est portée.

Cruels ! épargnez-vous l'horreur de son trépas !
 Mais non ; pour vous le crime eut toujours trop d'appas ;
 Vous ne souffrirez point que la nature, en elle,
 Apporte à ses tourmens une mort naturelle :
 Il faut que par le glaive elle arrive au tombeau !
 Arrêtez, malheureux ! ou voilez le tableau (m).

Dispensez

(m) La Reine fut martirisée le 16 Octobre 1793.

Despensez-moi, Messieurs, d'un récit trop funeste ;
 Vos sens sont trop émus pour écouter la reste :
 Leurs mains fument encor de ce sang précieux,
 Du sang que doit venger & la terre & les cieux.
 Par des crimes nouveaux ils ont souillé l'histoire ;
 Les siècles à venir ne pourront jamais croire
 Qu'on ait sacrifié, malgré justice & lois,
 La fille, femme, & sœur, d'Empereurs & de Rois,

Elle a donc terminé sa funeste carrière ;
 Entre elle & son époux il n'est plus de barrière ;
 Leurs ames réunies au céleste séjour
 Où règne le bonheur, & la paix, & l'amour ;
 Pour leurs tristes enfans implorent la clémence
 De ce Dieu qui protège & soutient l'innocence.
 Hélas ! dès en naissant ils ont sentis leurs maux ;
 Leurs parens égorgés, livrés à des boureaux ;
 De ces cœurs inhumains que doivent-ils attendre ?
 Si ce Dieu bienfaisant ne daigne les défendre.

Ils respirent encor. Ce monstre odieux,
 Au pillage acharnés, ne s'occupent plus d'eux.

Semblable au scélérat chargé de brigandage,
 Qui toujours se dispute au moment du partage ;
 Chacun de ces boureaux engraisé de butin,
 Cherchant à se laver du meurtre & du larcin,
 Accuse son collègue, & le rend responsable
 De tous les attentats dont lui-même est coupable :
 Aucuns n'en sont exempts ; plusieurs, pour leurs forfaits,
 De l'horrible machine (n) ont senti les effets :
 Ce sanglant instrument, ce témoin de leurs crimes,
 Sous lequel ont péri ces augustes victimes,
 S'appesantit sur eux, & par ce fer puni,
 L'exécrable Orléans (o) a lui-même péri ;

Ce

(n) La Guillotine, introduite par un Médecin de Lions qui lui donna son nom, et qui en a, dit-on, récemment péri. Il a déclaré l'avoir imaginé par humanité. On fait pourtant qu'on s'en sert en Italie, et même qu'elle a été connue en Angleterre sous le nom de *Maiden*.

(o) Il fut exécuté le 6 jbre 1793.

Ce monstre, par sa mort, délivre enfin la France
 De l'opprobre quelle eut en lui donnant naissance.
 Puisse tous ses pareils éprouver même fin,
 Et purger l'univers du dernier assassin.

L'Ange exterminateur qu'ici ma voix invoque,
 Enflamé du courroux que leur crime provoque,
 Du glaive flamboyant que tient son bras vengeur,
 Va de l'Aigle Romaine animer la vigueur :
 La trompette a sonné ; les bataillons Belges
 Se joignent promptement aux troupes Germaniques.
 L'officier leur fait voir ces tigres inhumains,
 Ces ennemis des Rois, fléaux des Souverains,
 Leur parle d'Antoinette & du sang de leurs maîtres
 Versé sur l'échaffaud par les mains de ces traîtres :
 Chaque soldat soudain enflamé de courroux,
 Pour venger cet affront, furieux & jaloux,
 Veut être le premier à laver cette injure
 Dans le sang infecté du crime & du parjure :

Criant

Criant à haute voix, de fureur embrasé,
 Monarques armez-vous, & l'hydre est écrasée !

Ce signal aussitôt passe dans l'Hespérie,
 Arrive au mont brulant de l'heureuse Ausonie ;
 Avertit en passant les Alpes étonnés,
 Et vole en diligence aux Etats alarmés,
 Du Batave tremblant de l'horreur du pillage
 Que commet dans leurs champs cette horde sauvage :
 Mais foibles, mal gardés contre l'oppression,
 Appellent au secours la fertile Albion.

Eveillé par l'airain, le Lion Britannique
 Déploye ses drapeaux, passe dans la Belgique ;
 Frédéric y conduit ses braves vétérans,
 Délivre la Hollande, & défait les brigands,

Anglais toujours constans, généreux, magnanimes,
 Vengeurs de l'innocence & la terreur des crimes ;
 Qui n'avez rien perdu de l'antique valeur
 Que chacun a reçu de son prédécesseur ;

Que

Que vos chateaux volans s'arment tous du tonnerre,
 Pour réduire au néant & délivrer la terre
 Du Basilic ardent de qui l'œil fait mourir !
 Du volcan destructeur qui veut tout engoutir !

L'intrépide valeur de vertu secondée,
 Le héros malheureux, errant dans la Vendée,
 Forcé de tous côtés, par le nombre affaibli,
 Abandonné de tous, trouve en vous un appui,
 Vos motifs sont connus, vous ne faites la guerre
 Qu'afin de soulager la commune misère,
 Pour les délivrer tous de leurs oppressions
 Et redonner la paix aux autres nations.

Anglais, foyez unis, évitez les querelles,
 Chérissez la vertu, punissez les rebelles ;
 Faites gronder l'airain, faites briller le fer,
 Et conservez toujours l'empire de la mer :
 Pour assurer la paix, continuez la guerre ;
 Que l'univers entier respecte l'Angleterre ;
 Que

Que George soit chéri, qu'il règne en tous les cœurs;
Du bonheur qu'il répand connoissez les douceurs :
La paix qu'il va donner à cette Isle féconde
Portera ses bienfaits de l'un à l'autre monde :
Les Muses chanteront après tous ses exploits,
L'Etat le plus heureux & le meilleur des Rois.



